

## HENDRIK CONSCIENCE ET LA "LITTERATURE DIDACTIQUE"

Marcel Janssens

K. U. Leuven

En 1983 nous avons fêté le centenaire de la mort de Hendrik Conscience, le plus célèbre romancier flamand de l'époque romantique, dont on dit toujours qu'il "a appris à lire à son peuple". Dans cet article je voudrais répondre brièvement à cette question: si Conscience lui-même a vraiment eu l'intention d'instruire son peuple par ses romans -- ce qui ne semble laisser aucun doute -- était-il possible de le faire déjà par des romans en 1837 ou 1838?

D'abord je voudrais attirer l'attention sur le fait que nous connaissons toujours assez mal ce qu'on peut appeler d'après Robert Escarpit l'apparat et la consommation littéraires en Flandres aux environs de 1840. Si la recherche sociologique de la vie littéraire en Hollande vers la moitié du XIXe siècle n'a pas été développée très fort, elle l'a encore été moins en ce qui concerne les Flandres. Nous avons écrit des histoires de courants littéraires, d'auteurs et de livres, mais pas de lecteurs. L'étude de la réception, pour autant qu'elle ait été entreprise, s'est bornée aux critiques littéraires, mais elle devrait couvrir les domaines de la "consommation" entière, c.à.d. la stratification des publics à un moment bien déterminé de l'histoire littéraire. Nous sommes loin de posséder cette histoire de la littérature lue. Par conséquent, ce qui suit aura un caractère assez tentatif, dont je suis pleinement conscient.

On a souvent répété que la littérature néerlandaise à l'époque romantique a assimilé de façon très incomplète les grands courants intellectuels et littéraires qui lui sont venus des quatre coins de l'Europe. Il n'y a pas de commune mesure entre notre romantisme (à l'exception de Multatuli en Hollande et de Guido Gezelle en Flandres) et celui des grands romantiques allemands, français ou anglais. Une première caractéristique de notre romantisme est son bagage intellectuel limité et sa modération. N'oublions pas qu'à l'intérieur du jeune état belge (fondé en 1830), francisé de haut en bas et dominé par une bourgeoisie francophone, même en pays flamand, une couche bourgeoise autochtone qui aurait utilisé le néerlandais comme instrument de culture et d'expression

artistique était encore pratiquement inexistante en Flandres. Nos leaders du mouvement romantique étaient d'origine modeste, parfois ouvrière, parfois petit-bourgeoise, mais rarement nourrie par une tradition intellectuelle. N'oublions pas non plus que plusieurs auteurs flamands, et non des moindres (Conscience lui-même, par exemple) ont débuté en français, tout le système de l'enseignement dans l'état belge étant dominé par la langue française.

Il ne faut pas perdre de vue non plus que notre romantisme littéraire était intimement lié au sort du mouvement flamand qui est né avec lui. Nos auteurs les plus importants étaient en même temps les leaders d'un mouvement d'émancipation politique, social, linguistique. La littérature, ainsi que la philologie, l'édition des textes anciens glorifiant notre passé, l'historiographie nationale et l'histoire littéraire, faisait fonction d'instrument de défense et d'apologétique. Il est assez pénible de constater que nos auteurs les plus méritants, tels que Jan-Frans Willems, "le père du mouvement flamand", admettent qu'ils ont un complexe d'infériorité non seulement vis-à-vis de leurs collègues francophones du pays, mais aussi vis-à-vis de leurs collègues de la Hollande qui ont acquis beaucoup plus de maturité dans l'emploi de leur langue maternelle.

Ce lien intime entre romantisme et mouvement flamand explique la position prépondérante du roman historique dans la production littéraire aux environs de 1850. Beaucoup plus que pour Walter Scott ou Victor Hugo, le roman historique de Hendrik Conscience fait figure de document, de témoignage et de plaidoyer. Le romancier est au service de la cause nationale (flamande) aussi bien que le philologue, l'historien des lettres ou le politicien. Apprendre au peuple à lire était une mission lourde de conséquences politiques.

Le didactisme de notre littérature à l'époque romantique est une suite logique de ce qui a été dit jusqu'ici. Des préoccupations morales (prises au sens large), beaucoup plus que des intentions esthétiques visant à créer de l'art pour l'art, donnaient le ton à cette époque. Hendrik Conscience dira dans l'avant-propos de son Lion des Flandres (1838), qui est une sorte de crédo pour tout auteur flamand qui veut mettre son talent au service de son peuple, que ses contemporains avaient perdu le sens des grandeurs de leurs ancêtres, et que tous ceux qui voulaient écrire en Flandres devaient s'efforcer de réveiller le peuple de son sommeil étourdissant. En romancier il voulait remplir le même devoir d'éducateur parmi les flamands que le philologue Willems. Dans l'avant-propos de Jacob van Artevelde (1849) il accentuera à nouveau le côté exemplaire de cette histoire, un vrai modèle d'un combat héroïque pour sauvegarder l'identité nationale et les valeurs authentiques de la race flamande.

Ainsi nous sommes entrés de plein pied dans le chapitre de la "littérature enseignante" ("onderwijzende letterkunde"). Au début de sa carrière Hendrik Conscience avait cru nécessaire d'offrir au peuple flamand des romans sur le passé national plein de gloire. Il l'avait fait dès 1837 avec In 't Wonderjaer, une épopée de l'insurrection des Gueux contre l'opresseur espagnol du temps du duc d'Alve aux XVI<sup>e</sup> siècle, et avec De Leeuw van Vlaenderen (1838), glorifiant la victoire de l'armée flamande dans la bataille des éperons d'or en 1302. D'abord il nous fallait créer un appétit pour les lettres flamandes, disait-il (dans l'avant-propos de

Eenige bladzijden uit het Boek der Natuer (1846) par la narration des scènes les plus mouvementées et les plus exemplaires de notre histoire nationale. Il fallait sensibiliser la nation flamande pour la cause de sa survie au sein de l'état belge. Le moyen par excellence était l'histoire (romancée) des faits et gestes des ancêtres. Il appelle ce genre de textes narratifs de "la littérature qui peint" ("schilderende letterkunde"). En 1846 il ajoute que le moment est venu de multiplier les registres. Nous avons rendu ce service à la nation de l'avoir secouée de son sommeil par de scènes historiques tonitruantes; maintenant nous pouvons passer aux textes plus méditatifs et lyriques, tels ces "pages tirées du livre de la nature". Celles-ci appartiennent au genre "qui enseigne", c. à d. ouvertement didactique. Mais aussi bien le roman historique que les rêveries dans la nature d'un promeneur solitaire appartiennent au type de texte qu'il appelle "d'enseignement" ou didactique. Il se sentait une vocation d'apôtre. Il avait vraiment le désir d'instruire et de relever son peuple.

Nous avons vu que la narration historique était un texte missionnaire et propagandiste (donc didactique) de plein droit; dans les rêveries lyriques, de l'autre côté, la peinture de la nature et des moeurs ("schilderende letterkunde") ira de pair avec le didactisme ("onderwijzende letterkunde"), caractère inévitable de notre littérature nationale dans le contexte de notre histoire nationale au XIXe siècle.

On pourrait citer une quantité d'exemples de cette conception didactique de la mission de l'écrivain au sein de son peuple dans les écrits de Conscience. Il est resté fidèle à cette conception jusqu'à la fin de sa carrière qui fut longue et extrêmement productive. Assez tôt il avait conquis un prestige littéraire et moral incontesté en Flandre; il avait accès aux honneurs et aux postes officiels (même les autorités belges reconnaissaient et honoraient son talent); grâce à ses oeuvres littéraires il avait su bâtir une existence "bourgeoise" loin au-dessus des quartiers prolétariens de son enfance dans la "Pompstraat" à Anvers. Bientôt ce monsieur avait gagné une notoriété nationale (et internationale) et avait atteint les dimensions d'une autorité nationale, aussi bien sur le plan littéraire que politique. Il n'était pas seulement le romancier le plus illustre de son pays, mais il était considéré comme un éducateur de nation. Dans ses conceptions du progrès social il y a un trait paternaliste qu'il serait vain de nier; mais son peuple à écouté ce maître comme il n'a plus écouté un autre maître depuis. C'est dire que Hendrik Conscience doit avoir dit des choses qui sont allées droit au coeur de sa nation. Rarement un auteur flamand a été aussi aimé par son public que lui. Bref, il avait tout pour apprendre à son peuple à lire.

Cette constatation à propos de Conscience nous conduit à une observation plus générale. On peut dire que la plupart des oeuvres

littéraires produites en Flandre entre 1830 et 1880 sont des textes de "propagande", qui en tout premier lieu devaient "servir à quelque chose", c. à d. au redressement de la nation. Ce redressement devait se faire sur les bases solides des valeurs traditionnelles, à ce moment-là sauvegardées pieusement par les classes bourgeoises et moyennes. Dans leurs mains la plume de l'écrivain était un instrument de conservation et de reproduction d'une conception de la vie et d'un ordre moral et social qui faisait partie des "traditions nationales" d'inspiration chrétienne (et, peu à peu, timidement libérale). Un siècle plus tard Louis-Paul Boon dira que Hendrik Conscience et ses contemporains ont amené le peuple flamand à lire les mauvaises choses, parce qu'ils lui ont offert des livres "bourgeois", empêchant ainsi la libération de la classe ouvrière (1).

Seulement, qui pouvait lire en Flandre en 1837? Une étude récente de l'analphabétisme en Belgique, publiée en 1978 dans la série de Travaux de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain, a montré que d'après le recensement de 1866, 53% de la population adulte en Belgique était encore analphabète. Le pourcentage d'analphabètes à la campagne flamande vers 1840 a sûrement été encore beaucoup plus haut. Seule la bourgeoisie savait lire, mais elle lisait en français; la classe moyenne était encore en train de se constituer; les ouvriers en ville et à la campagne étaient coupés de la lecture. En 1843, les évêques belges s'adressaient encore aux gens lettrés parmi les classes supérieures dans leur lettre collective contre les livres dangereux; ils craignaient à cette époque que le mal n'atteigne les classes moyennes; pour la masse des ouvriers le danger était encore minime. On peut dire que vers 1865 une partie de la classe ouvrière dans les villes avait déjà accès au livre (d'ailleurs, les premières bibliothèques publiques furent fondées à Gand et à Anvers à cette époque), tandis que la campagne tardait encore à être alphabétisée. Rien de surprenant dès lors dans le nombre de souscriptions à la première édition du Wonderjaer de Conscience: 241! Il est tout fier de pouvoir dire que pour son Lion des Flandres il a atteint le chiffre exceptionnel de 480...

Heureusement, le flamand illettré pouvait voir le Wonderjaer et le Leeuw à la scène dès 1838... D'ailleurs, on lui lisait ces récits exaltants. Beaucoup de sociétés avaient leurs soirées de lectures, et dans les familles le père, ou le fils aîné, ou la fille qui avait la plus grande instruction, lisait à haute voix des textes édifiants ou divertissants, entre autres les contes du grand maître. Voilà le didactisme au second degré!

En conclusion on peut dire que Hendrik Conscience n'a pas appris à lire à son peuple à partir de 1837. Il lui a offert de quoi lire avant qu'il ne soit capable de le lire. Il lui a donné le goût de la lecture dans

sa propre langue, de sorte qu'il ne devait plus faire appel à la "bibliothèque bleue" (d'origine française) ou aux romans français de moralité suspecte. Par-dessus tout, Conscience a été dès le début, et encore plus à partir des années 1860, l'éducateur de son peuple. L'honneur qui lui sera attribué à jamais, notamment qu'il lui a appris à lire, est donc bien ambigu: ayant eu l'intention de lui apprendre à lire, il a voulu aussi fermement lui apprendre à vivre, et son public de masse doit avoir été instruit par ses livres quelques décennies avant qu'il ne fut lettré.

1) Cf. P.C. (Piet Couttenier), Anders Kijken naar de letterkunde van de 19e eeuw, in: Nederlandse letteren in de Leuvense Universiteitsbibliotheek. Catalogus van de tentoonstelling in de Universiteitsbibliotheek. Leuven (1982), p.144-149.